



**HAL**  
open science

## Sentir n'est pas savoir. D'après le Théétète de Platon.

Saïd Tasra, Ilham Kenny

► **To cite this version:**

Saïd Tasra, Ilham Kenny. Sentir n'est pas savoir. D'après le Théétète de Platon.. Littérature & Sciences Humaines, 2018, pp.71-82. hal-03181873

**HAL Id: hal-03181873**

**<https://hal.science/hal-03181873>**

Submitted on 1 Apr 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



& SCIENCES HUMAINES  
**Littérature**  
REVUE SEMESTRIELLE - 1 - JUILLET 2018

1

- Littérature et sciences de l'Homme
- La 'communication' des ingénieurs : la dimension absente
- Ce tout qui a l'air de rien. L'atmosphère et ses effets sur l'interaction didactique en classe de français
- Sentir n'est pas savoir
- Quand 'exil' devient synonyme de 'nostalgie' dans *L'Etrangère* de Malika Oufkir
- Poesía Surrealista: Vida, Amor y Deseo
- L'Oriental marocain : de 'la cité de la peur' à un 'modèle' d'exploitation coloniale
- Encuentro entre poesía y pintura vanguardistas. Caso español: Vicente Aleixandre

Conception et mise en pages : Saïd TASRA

Laboratoire Langues, Littérature, Communication & Didactique (RLCD)  
Faculté des Lettres et des Sciences humaines, Dhar El Mahraz, Fès  
Université Sidi Mohamed Ben Abdellah

Dépôt légal 2018PE0032 ISSN 2605-6860



2018PE0032



2605-6860

JUILLET 2018 **1**  
PUBLICATION SEMESTRIELLE  
PREMIERE ANNEE

# Littérature

## & SCIENCES HUMAINES

*Directeur*  
Saïd TASRA

---

### COMITÉ DE LECTURE

Rahma BARBARA, Université Sidi Mohamed ben Abdellah (Fès); Fouad BRIGUI, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Mohamed KEMBOUCH, Université Mohamed Premier (Oujda); Khalid TAOUFIQ, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Jean-Jacques TATIN-GOURIER, Université de Rennes.

### COMITÉ DE RÉDACTION

Fouad BRIGUI, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Abderrafie DKHISSI, Université Sidi Mohamed Ben Abdella (Fès); Driss EL FAKHOUR, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Nadia CHAFAI, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Ilham KENNY, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Chakib TAZI, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès).

### CORRESPONDANCE ET MANUSCRITS

**Saïd TASRA**

Faculté des Lettres et des Sciences humaines,  
Dhar El Mahraz, Bp. 50, Fès

**Dépôt légal : 2018PE0032**

**ISSN : 2605-6860**

CONCEPTION ET MISE EN PAGES : Saïd TASRA

*Les auteurs développent une opinion qui n'engage qu'eux-mêmes.*

3-8	<b>Jamal LAHBIL</b> Littérature & Sciences de l'Homme
9-26	<b>Abderrafie DKHISSI &amp; Saïd TASRA</b> La 'communication' des ingénieurs : la dimension absente
27-46	<b>Driss EL FAKHOUR</b> La poesía surrealista: vida, amor y deseo
47-70	<b>Asmae SENHAJI &amp; Chakib TAZI</b> Ce tout qui a l'air de rien : l'atmosphère et ses effets sur l'interaction didactique en classe de français
71-82	<b>Saïd TASRA &amp; Ilham KENNY</b> Sentir n'est pas savoir. D'après le <i>Théétète</i> de Platon
83-92	<b>Nadia CHAFAI</b> Quand 'exil' devient synonyme de 'nostalgie' dans <i>L'étrangère</i> de Malika Oufkir
93-110	<b>Saïd TASRA</b> L'Oriental marocain : de 'la cité de la peur' à un 'modèle' d'exploitation coloniale
111-116	<b>Driss EL FAKHOUR</b> Encuentro entre poesía et pintura vanguardistas

# Sentir n'est pas savoir.

D'après le *Théétète* de Platon

Saïd TASRA & Ilham KENNY

Laboratoire de recherche en Langues, Littérature, Communication et Didactique (2LCD). Laboratoire de recherche en Littérature & Art (LARELA). Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Dhar El Mahraz, Fès. Université Sidi Mohamed Ben Abdellah.

## RESUMÉ

*Le Théétète est un dialogue socratique dont l'objet est la science. Interrogé par Socrate sur ce que peut bien être la science, Théétète répond, dans un premier temps, que la science est la sensation. Une telle définition fait écho à des doctrines célèbres que Socrate expose dans toute leur force avant de les réfuter. Au fil du dialogue, le jeune Théétète en arrive à comprendre que la sensation n'est pas la science et que l'une et l'autre ne sauraient être la même chose.*

**Mots-clés :** sensation, relativisme, mobilisme, âme, science.



e *Théétète*, comme *Le banquet* ou *La République* par exemple, est un dialogue socratique. Il met en scène deux personnages principaux : Socrate et un jeune mathématicien proche de Protagoras, du nom de Théétète. Ce dialogue, dont l'objet est la science (ou le savoir), se déploie en trois temps. Chacun s'articule autour d'une définition de la science telle que proposée par le jeune

Théétète : 1° La science est la sensation ; 2° la science est l'opinion droite et 3° la science est l'opinion droite accompagnée de raison (*logos*). Au fil du dialogue, Socrate conduit le jeune Théétète à trouver une définition de la science, en l'incitant à réfléchir et à se remettre en question. Nous nous proposerons, dans ce qui suit, de suivre pas à pas le cheminement de l'examen mené par Socrate de la proposition de Théétète selon laquelle « savoir, c'est sentir ».

\*\*\*

Qu'est-ce que la science peut bien être ? En quoi consiste-t-elle ?, interroge Socrate Théétète. Dès le début, Théétète tombe dans le hors-sujet en se trompant de réponse. En effet, au lieu de déterminer la nature de la science, Théétète énumère les diverses sciences : la géométrie, ..., la cordonnerie (la science de confectionner des chaussures), la menuiserie (la

science de confectionner des meubles en bois) et les arts. C'est comme si « (...) l'on nous interrogeait, dit Socrate, sur une chose banale et commune, par exemple sur ce que peut être la boue, et que nous répondions qu'il y a la boue des potiers, la boue des constructeurs de fours, la boue des briquetiers, ne serions-nous pas ridicules ? »<sup>1</sup> (*Théétète* : 156 e-147 b). Il suffirait, précise-t-il, de « répondre que la boue est de la terre délayée avec de l'eau, sans se mettre en peine de dire qui l'emploie » (*Théétète* : 147 b-147 e). Socrate fait ainsi remarquer au jeune Théétète qu'il s'est trompé de réponse car il s'est trompé de question. Une simple énumération des sciences n'est pas une définition de La Science ; et tant qu'on ne sait pas ce qu'est La science, on ne peut pas savoir ce qu'est telle ou telle science. Ayant pris connaissance de la remarque de Socrate, Théétète rectifie le tir et propose une première définition de la science : « la science est la sensation »<sup>2</sup>. Cette définition peut être reformulée en termes positifs : savoir est sentir (c'est donc par la sensation que l'on sait) ; et en termes négatifs : sans la sensation, il n'y a point de science ou ne rien sentir, c'est ne rien savoir. Il s'agit là d'une définition sensualiste de la science<sup>3</sup>. Socrate invite le jeune Théétète à l'examen de cette définition pour voir si elle est viable, sinon elle n'est que du vent.

\*\*\*

La définition sensualiste de la science fait écho à des doctrines célestes que Socrate expose dans toute leur force<sup>4</sup> avant de les réfuter. Cette définition prend, en effet, appui sur le relativisme de Protagoras qui, lui-même, repose sur le mobilisme d'Héraclite<sup>5</sup>. En posant l'égalité sensation-

<sup>1</sup> « (...) C'est donc faire une réponse ridicule, quand on demande ce qu'est la science, que de répondre par le nom d'un art, puisque c'est dire quel est l'objet de la science et que ce n'était pas sur cela que portait la question. » (*Théétète* : 147 b-147 e).

<sup>2</sup> « (...) il me paraît que celui qui sait une chose sent ce qu'il sait et, autant que j'en puis juger en ce moment, la science n'est autre chose que la sensation. » (*Théétète* : 151 d-152 b)

<sup>3</sup> « Le relativisme fonde logiquement le sensualisme, qui se laisse désigner plus largement comme phénoménisme, et le relativisme implique le mobilisme universel. », Cournari, L. et Dupond, P., 1998 : 4.

<sup>4</sup> « Il semble bien que ce que tu dis de la science n'est pas chose banale ; c'est ce qu'en disait Protagoras lui-même. Il la définissait comme toi, mais en termes différents. Il dit en effet, n'est-ce pas, que l'homme est la mesure de toutes choses, de l'existence de celles qui existent et de la non-existence de celles qui n'existent pas. (...) » (*Théétète* : 151 d-152 b).

<sup>5</sup> « La pensée profonde du relativisme de Protagoras c'est le mobilisme universel qui fut, on le sait, entre autres, par le témoignage d'Aristote, la première conviction de Platon auprès de Cratyle, disciple d'Héraclite. Platon combat en quelque sorte son adhésion de jeunesse et la surmonte en demeurant d'avis que les choses sensibles sont en perpétuel devenir mais qui pour cette raison même, elles ne constituent pas un objet possible pour la science, et que, s'il doit y avoir science de quelque objet, ce ne pourra être que de réalités stables identiques à elles-mêmes, permanentes par nature et donc distinctes du sensible. », Cournari L. et Du-

science, le jeune Théétète adhère à la thèse de Protagoras selon laquelle « L'homme est la mesure de toutes choses, de l'existence de celles qui existent et de la non-existence de celles qui n'existent pas » (*Théétète* : 151 d-152 b). De ce fait, dire que la science est la sensation, c'est dire qu'il n'y a de science que relativement au sujet sentant. Bien entendu, comme l'indique Socrate, un homme sage comme Protagoras ne parle pas en l'air. Il doit avoir quelques raisons justifiant ce qu'il affirme.

Toute sensation suppose un sujet sentant et un objet senti dont l'existence n'est pas susceptible d'erreur. On ne peut pas devenir un sujet sentant si l'on ne sent rien<sup>6</sup>. L'objet senti, étant ce qui apparaît au sujet, existe pour ce dernier tel qu'il lui apparaît. Comme toute sensation résulte de la rencontre d'un sens et d'un sensible, le sujet sentant et l'objet sensible n'existent pas antérieurement à leur rencontre. C'est cette rencontre qui fait que l'un soit sentant et l'autre senti. Du seul fait de cette rencontre et par elle, le sujet sentant n'est plus le sujet avant de sentir et l'objet cesse d'être ce qu'il était avant d'être senti : « ce ne sont pas les termes qui font la relation, mais la relation qui pose les termes » (Cournari, L. et Dupond, 1998 : 6). La sensation n'est ni dans le sujet sentant ni dans l'objet senti, mais dans leur relation. « La couleur qui est le contenu de la sensation n'appartient ni à l'objet, ni à la vue, elle n'est que l'effet intermédiaire et l'expression de leur rencontre (...) » (*ibid.*). Ainsi, ni le sujet ni le sensible n'existe en soi. L'un existe pour l'autre et *vice versa*. L'un et l'autre sont, du fait de la rencontre, de « purs corrélatifs », pour reprendre l'expression des auteurs<sup>7</sup>. Chaque terme de la relation reçoit sa définition de cette relation-même.

En vertu de ce principe, l'homme ne peut rien savoir s'il ne sent rien. Tel est le sens que donne Socrate à la formule de Protagoras : « Telle une chose m'apparaît, telle elle est pour moi et que telle elle t'apparaît à toi, telle elle est aussi pour toi (...) » (*Théétète* : 152 a). Selon le relativisme, les choses sont telles qu'elles sont senties par le sujet auquel elles apparaissent.

Socrate donne, à titre d'illustration de la thèse relativiste, l'exemple du vent. Quand deux individus sont exposés au même vent, l'un et l'autre ne ressentent pas la même chose : l'un a froid et l'autre non ; l'un a froid légèrement et l'autre violemment. Le vent est tel qu'il apparaît à chacun ou tel qu'il est senti par chacun : il est froid pour celui qui a froid et il n'est pas

pond P., 1998 : 3. Cf. Aristote, *Métaphysique*, A, 6, 987 a 32-33 ; M, 4, 1078 b 12-17, éd. Vrin, 1974, trad. J. Tricot.

<sup>6</sup> « Mais il est nécessaire, quand je deviens sentant, que je le devienne de quelque chose ; car il est impossible de devenir sentant, si l'on ne sent rien. », *Théétète* : 169 d-160 b.

<sup>7</sup> « La corrélativité du sens et du sensible suffit à fonder le mobilisme universel », Cournari, L. et Dupond, P., 1998 : 6.

froid pour celui qui n'a pas froid. Comme le vent n'est pas senti de la même manière par chacun, chacun aura sa propre définition, sa propre science du vent. Sachant qu'apparaître, c'est être senti et sentir c'est savoir, la science est donc la sensation. Puisque la sensation est individuelle, la science l'est aussi. « (...) il me paraît que celui qui sait une chose sent ce qu'il sait et, autant que j'en puis juger en ce moment, la science n'est autre chose que la sensation » (*Théétète* : 151 d-152 b).

La proposition selon laquelle « l'homme est la mesure de toutes choses » implique que rien n'existe en soi, et que l'être de la chose est (dans) son apparence (*phantasia*). L'être et ce qui paraît être (ou le phénomène) sont identiques. Sans doute le sensualisme et le relativisme relèvent-ils du phénoménisme.

\*\*\*

L'être, n'étant que le phénomène (ce qui apparaît comme cela apparaît à chacun), n'est ni un ni identique à soi ; il est en devenir : « (...) l'être est en son fond devenir » (Cournari, L. et Dupond, P., 1998 : 5). Le sensualisme (théorie de la connaissance) suppose le phénoménisme et ce dernier implique le mobilisme universel (*ibid.*). « La sensation qui constitue la phénoménalité du phénomène est un événement du devenir universel », écrivent Cournari et Dupond (*ibid.*). C'est la mobilité fondamentale du phénomène qui justifie à la fois la thèse de Protagoras (homme-mesure) et celle de Théétète (science = sensation).

Le principe du mobilisme d'Héraclite peut être reformulé comme suit : tout se meut en permanence, tout devient ; ou rien n'est ce qu'il est, rien n'est semblable à soi. Pour Héraclite, le mouvement, principe de vie, détermine tout ce qui existe. Telle est la position de tous les sages, Parménide excepté, et celle d'Homère. Ce dernier affirme que tout est le produit du flux et du mouvement : « *L'Océan est l'origine des dieux et Téthys est leur mère* » (*Théétète* : 152 d-153 b). Par le mouvement, les êtres et les choses se conservent et se maintiennent en vie, alors que l'absence de mouvement (le repos) en cause la destruction et tout sera « sens dessus dessous ». Cela est valable pour les corps célestes aussi bien que pour les êtres et les choses terrestres. Il en est de même, ajoute Socrate, pour l'état de l'âme : c'est par l'étude et par l'exercice – qui sont des mouvements – que l'âme « acquiert les sciences, les conserve, et devient meilleure ». Par contre, « le repos, c'est-à-dire le défaut d'exercice et d'étude, l'empêche d'apprendre et lui fait oublier ce qu'elle a appris (...) » (*Théétète* : 153 b-153 e).



Le mouvement est de deux types : la translation et l'altération. Un corps qui se meut, c'est un corps qui se déplace d'un point à un autre ou tourne autour de lui-même (translation) et s'altère dans la mesure où il n'est plus ce qu'il était : sa forme se renouvelle sans cesse et son organisation se décompose à l'infini. Puisque tout se meut et tout se meut des deux façons à la fois, donc rien ne demeure identique à soi-même. Si le phénomène (ou l'apparence des choses) est seul connaissable, c'est parce que les choses ne sont pas, elles deviennent. Si les choses avaient en soi et pour soi une unité, la science serait autre chose que la sensation<sup>8</sup>.

En somme, pour Héraclite tout comme pour Protagoras, rien n'est ni demeure en soi. Les choses, en mouvement perpétuel, existent relativement à celui qui les sent. Ainsi la célèbre madeleine de Proust vue le matin, ne peut-elle pas être celle de l'après-midi ni celle du soir. Cette madeleine, telle qu'elle peut être sentie, à des moments différents de la journée, est dans une variation perpétuelle. « Telle est la portée de cette doctrine que j'ai exposée », dit Socrate. « Rien n'est plus vrai, Socrate », répond Théétète.

\*\*\*

Si l'on s'accorde à supposer que seule la sensation (en l'occurrence par la vue ou par l'ouïe) entraîne la connaissance de l'objet senti, on bute alors sur des difficultés que voici.

D'abord tous les sujets ne peuvent pas avoir raison. En effet, si ce qui apparaît à chacun est du savoir, donc chacun aura sa propre vérité et seule la connaissance subjective sera possible. On est alors au cœur du relativisme : le vent – objet réel – puise sa définition dans la manière dont il est senti par le sujet. Il est ce qu'il est (ou tel qu'il apparaît) pour ce sujet. C'est cela sa vérité selon Protagoras. Chacun sera donc juge de ce qui lui apparaît et tous les jugements sont vrais ou du moins ne sont ni vrais ni faux. Mais en tout cas, personne ne sera en mesure de faire la part des choses entre ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. « Ma sensation est donc vraie pour moi, car, en chaque cas, c'est une partie de mon être, et je suis, comme le dit Protagoras, juge de l'existence des choses qui sont pour moi et de la non-existence de celles qui ne sont pas pour moi », dit Socrate (*Théétète* : 160 b-160 e). Dans le domaine de la science du juste (la morale), ce qui est juste est ce qui apparaît comme tel à chacun ici et maintenant. Dans la science de l'utile (la poli-

<sup>8</sup> « S'il y avait des objets ayant en soi et pour soi une unité, la sensation ne saurait pas science. Il faut exclure l'être et n'accepter que le devenir, comme l'on fait « tous les sages à la file, sauf Parménide » (152<sup>e</sup>) et les plus grands poètes, Homère notamment. », *ibid.*

tique) chacun est juge absolu de ce qui lui paraît utile ; le juste et l'utile varieront selon les désirs de chacun, selon son humeur, son état de santé, etc.

Est-il vrai que tout est arbitraire ; que tout peut être à la fois vrai et faux, juste et injuste ? Répondre par l'affirmative, c'est refuser à l'homme son humanité. Les hommes pensent d'ailleurs, et Protagoras ne prétendrait pas le contraire, qu'il y a parmi eux ceux qui savent (les sages) et ceux qui ne savent pas (les ignorants). Sans doute toutes les opinions ne sont-elles pas vraies. De plus, une opinion ne peut pas être vraie pour l'un et se révéler fausse pour l'autre. Comme il y a le vrai et le faux, il y a aussi la justice et l'injustice, la sagesse et la folie et enfin la science et l'ignorance.

Si on pousse plus loin le principe de Protagoras, deux conséquences en découleront nécessairement : - si Protagoras admet que l'opinion de ceux qui ne partagent pas sa doctrine est vraie, on ne verra pas en quoi sa doctrine serait plus vraie, et on ne verra pas non plus en quoi il serait plus sage ; - s'il juge la doctrine de ses détracteurs vraie ou fausse, donc il reconnaîtra qu'il y a des opinions vraies et des opinions fausses. Par conséquent, sa doctrine sera fausse si celle de ses adversaires est vraie et elle sera vraie dans le cas contraire. Dans tous les cas de figure, Protagoras se discrédite lui-même et sera amené à se rendre à l'évidence que « ni un chien, ni le premier homme venu n'est la mesure d'aucune chose, s'il ne l'a pas étudié. » (*Théétète* : 170 e-171 c). Socrate montre ainsi que la thèse de Protagoras débouche sur l'inutilité des sages, des savants et donc de la philosophie et de la science. Si sentir est savoir, donc pour savoir il faut juste sentir. Nul besoin, alors, de passer par un maître, puisque chacun est maître de lui-même et mesure de sa propre sagesse.

D'autre part, l'homme n'est pas le seul être vivant à être en mesure de sentir les choses. Les animaux eux aussi en sont capables, eux aussi sont des sujets sentants, et Protagoras aurait dû parler des animaux, comme mesure de toutes choses, fait remarquer Socrate : « En général, j'aime fort sa doctrine, que ce qui paraît à chacun existe pour lui ; mais le début de son discours m'a surpris. Je ne vois pas pourquoi, au commencement de la *Vérité*, il n'a pas dit que la mesure de toutes choses, c'est le porc, ou le cynocéphale ou quelque bête encore plus étrange parmi celles qui sont capables de sensation. C'eût été un début magnifique et d'une désinvolture hautaine ; car il eût ainsi montré que, tandis que nous l'admirions comme un dieu pour sa sagesse, il ne valait pas mieux pour l'intelligence, je ne dirai pas que tout autre homme, mais qu'un têtard de grenouille. (...) » (*Théétète* : 160 e-161 c). S'il est vrai que Protagoras ne dit pas que la mesure de toutes choses est le porc ou n'importe quelle autre bête capable de sensation, il n'en reste pas

moins, dans le fond, qu'on ne voit pas pourquoi il a parlé précisément de l'homme, sujet sentant, comme mesure de toutes choses.

Ces conséquences bien établies font que le principe de Protagoras tombe en discrédit. Pour amener la thèse sensualiste de Théétète ainsi la thèse relativiste qui la fonde directement à s'autodétruire, Socrate invoque l'argument des songes. Si l'on souscrit à cette proposition (savoir, c'est sentir), on devra admettre que les « songes », les « maladies » notamment la folie et « ce qu'on appelle entendre, voir, en un mot sentir de travers » doivent nous mener aussi à la connaissance de ce qui est senti, puisque les songes sont des sensations. La sensation rêvée devrait donc être aussi véridique que la sensation éveillée. Or, tout le monde s'accorde qu'il n'en est rien et que « rien de ce qui paraît n'existe ». Les sensations que l'on éprouve dans la folie ou dans le rêve sont absolument fausses : « alors que les uns s'imaginent qu'ils sont dieux et que les autres se figurent dans leur sommeil qu'ils ont des ailes et qu'ils volent. », dit Théétète (*Théétète* : 157 e-158 c). C'est ainsi que le jeune Théétète en vient à se rendre compte que toutes les sensations ne se valent pas et que du moins les sensations rêvées sont complètement fausses et illusoires<sup>9</sup>. Ensuite, sentir (voir, entendre ...) ne suffit pas pour savoir (comprendre). En vertu de la thèse de Théétète, une chose est connue aussitôt qu'elle est sentie. Le sujet sentant devient immédiatement connaiseur des objets dont il a la sensation. Il suffit qu'il sente pour savoir et le savoir devient, curieusement, chose à la fois aisée et instantanée. On se heurte là aussi à deux autres difficultés majeures : la première concerne la compréhension orale en langue étrangère ou la compréhension d'un texte écrit et la seconde se rapporte à la possibilité de se souvenir des choses déjà vues et donc supposées connues.

S'il suffit de sentir pour savoir, il suffira donc d'entendre des étrangers discourir dans leur langue pour comprendre ou savoir ce qu'ils disent. De la même manière, celui qui ne sait pas lire n'a qu'à voir des lettres pour les comprendre en les voyant. Or, il n'en est rien. Dans ce cas, seule la partie visible des mots ou la partie audible des sons est connaissable.

La science est-elle le seul fait de la sensation ? Compte tenu de ce qui précède, la réponse est NON. La science est-elle le fait d'autre chose indépendamment de la sensation ? Rien n'est encore moins sûr. La connaissance, si elle ne peut pas se passer des sens, implique nécessairement l'intervention

---

<sup>9</sup> « Cette réassignation de la sensation au partage du vrai et du faux oblige la connaissance sensible à distinguer la certitude sensible de l'impression et la vérité objective de son contenu. Il est vrai que j'ai cette sensation, mais ce qu'elle représente est-il vrai ? », *ibid.* : 8.

des facultés de l'âme notamment la mémoire et la faculté qui permet d'unifier la pluralité des sensations.

Le rôle de la mémoire dans la connaissance peut être formulé, à la suite de Socrate, comme suit : une chose vue en conserve-t-on le souvenir dès lors qu'on cesse de la voir ? Répondre par OUI, cela nous conduit à une contradiction : étant dit que sentir est savoir, l'objet senti demeurera connu par le sujet même si ce dernier cesse de le sentir. Force est donc d'admettre que la mémoire joue un rôle dans la connaissance puisqu'elle nous permet de conserver la connaissance préalablement acquise, d'en garder un souvenir même les yeux fermés. Si, par contre, la réponse est NON, on retombe dans la même contradiction mais en sens inverse: aussitôt que l'on cesse de voir une chose, toute connaissance ou tout souvenir de la chose déjà vue disparaît. Une chose est alors connue aussi longtemps qu'elle est sentie, mais dès qu'on cesse de la sentir, on cesse du même coup de la connaître. D'où la question de Socrate : est-il possible que « le même homme, sachant une chose, ne sache pas cette chose qu'il sait ? » (*Théétète* : 164 e-165 c). Dans ce cas, la sensation est la seule base possible, l'unique critère de tout savoir. Autrement dit, on ne peut savoir que ce que l'on peut sentir, et sans la sensation, il n'y a point de science. Si l'on affirme que la science est la sensation, alors toute possibilité de se souvenir de quoi que ce soit se révèle paradoxalement impossible, ou du moins le souvenir n'est pas du savoir, ce qui est aussi paradoxal et absurde. Il en découle que la science et la sensation ne renvoient pas à la même chose et que l'une (la science) n'est pas l'autre (la sensation). Dans le même ordre d'idée, la science comme sensation rend impossible toute science du passé étant donné que la sensation se limite à l'instant présent.

\*\*\*

Si l'on fait maintenant intervenir le principe d'Héraclite (tout se meut), toutes les apparences ne seront pas les mêmes non seulement d'un individu à l'autre, mais aussi chez le même individu. Le sujet sentant, lui-même, change ; il est, lui aussi, en devenir, et donc il n'est jamais semblable à lui-même : ce qui lui apparaît maintenant grand ou léger, lui apparaîtra quelques instants après petit ou lourd ; le monde lui apparaîtra à chaque instant nouveau et différent, selon les circonstances, le lieu depuis lequel il sent les choses, etc., d'où l'exemple que donne Socrate à partir de 154 c d'un adulte comparé à un adolescent qui grandit et qui le dépasse. L'adulte, d'abord, plus grand, devient après plus petit sans « devenir ni être devenu

plus petit, il est ce qu'il n'était pas, plus petit » (*ibid.*). Or, « [e]st-il possible (...) qu'une chose devienne plus grande ou plus nombreuse autrement que si elle est augmentée ? », interroge Socrate Théétète. Une chose, explique Socrate, à laquelle on n'ajoute rien ni ne retranche rien ne peut jamais ni croître ni décroître. Cette chose-là restera toujours égale. « Cela est incontestable », répond le jeune Théétète.

De surcroît, si tout change et s'altère en même temps alors la sensation, elle aussi, change en s'altérant. Le principe d'Héraclite ne rend pas seulement impossible toute science, il met également en crise le principe de Protagoras, qui fonde cette conception de la science, puisque l'homme, sujet sentant, subit lui-même les effets du mouvement ; lui-même est et n'est pas et ainsi de suite. Ainsi, dire que cette chose qui coule blanche qu'elle est blanche ne peut pas être vrai, car au moment où je dis qu'elle est blanche, et étant donné qu'elle se meut en permanence, cette chose n'est plus blanche. Cette chose blanche est et n'est pas, blanche et non blanche, etc. Aussi toute substance est-elle inconcevable et toute tentative de fixer les choses, ne serait-ce que mentalement ou par les mots, devient-elle impossible<sup>10</sup>. Plus encore, les mots de la langue ne servent plus à grand chose puisque tout est et n'est pas : dès lors, il sera défendu d'employer le mot « ainsi » ou « pas ainsi », puisque rien n'est ce qu'il est. L'objet à connaître – étant fugitif, provisoire, contingent – est lui-même insaisissable, inconnaissable. La seule expression qui, selon Socrate, conviendrait, est « pas même ainsi » étant donné son acception indéfinie.

Le relativisme de Protagoras et le mobilisme d'Héraclite font que la science ainsi entendue soit contradictoire et rendent les trois termes de la définition impossibles<sup>11</sup> : la science – la non-science ; est-n'est pas ; la sensation-la non sensation. Il est alors impossible de fonder une définition arrêtée de la science.

<sup>10</sup> « Parmi les rejetons de ce mouvement plus ancien et plus vrai que les êtres, il y a la dualité sensible-sensation qui elle-même se reproduit par couple de corrélatifs qui ne portent pas tous un nom, tant le devenir est plus riche et plus inventif que les possibilités conceptuelles du langage. C'est même lui qui est la puissance d'erreur et d'illusion, non les sens. Si la science est sensation et s'il faut reconduire la sensation au devenir universel, alors le langage ne vient pas rectifier le témoignage des sens, il n'est pas la vérité de la sensation qui se nie en voulant se dire. C'est la dialectique du devenir. Partout il faut bannir le verbe « être » et ne point accepter de dire ou « quelque chose », ou « quelqu'un » ou « de moi », ou « ceci » ou « cela », ou aucun autre mot qui fixe ; mais employer les expressions qui traduisent la réalité : « en train de devenir, de se faire, de se détruire, de s'altérer » ; car si peu qu'une expression crée de fixité, la proférer est s'offrir à la critique (157 a –b). L'hypothèse métaphysique des essences est une fiction du langage. », *ibid.* : 8.

<sup>11</sup> Cf. THÉÉTÈTE, OU DE LA SCIENCE,

<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/cousin/theetete1.htm>



« Avec quoi l'homme voit le blanc et le noir et avec quoi il entend les sons aigus et les graves ? », interroge Socrate Théétète. La question porte sur le comment du sentir ou de l'expérience sensorielle: Est-ce « avec » ou « par » les sens que l'on est capable de sentir ? Le jeune Théétète répond spontanément en disant que c'est « avec » les sens que l'on peut sentir. Une telle réponse ne satisfait pas Socrate. Dire que c'est « avec » les sens, lui fait-il remarquer, cela signifie que l'on se sert des organes des sens pour sentir, tout comme on se servirait d'un marteau pour enfoncer un clou. Socrate invite ainsi le jeune Théétète à réfléchir : « Réfléchis, en effet : quelle réponse est la plus correcte ? Dire que les yeux sont ce par quoi (*ô*), nous voyons, ou ce moyen de quoi (*di'ou*) nous voyons ; et les oreilles ce par quoi nous entendons, ou ce au moyen de quoi nous entendons ? » (*Théétète* : 184 c).

La question de Socrate peut être reformulée autrement : les sens travaillent-ils indépendamment les uns des autres, ou de concert ? Dire, de façon spontanée comme le fait Théétète, que c'est « avec les yeux et les oreilles », cela suppose que les sens existent indépendamment et extérieurement au sujet sentant (comme si, ajoute Socrate, le sujet sentant était une espèce de cheval de bois<sup>12</sup>) en même temps qu'ils se logent en lui. Dans ce cas, chaque sens sent à sa manière ce qu'il peut sentir (les sons pour les oreilles ; les couleurs pour les yeux) sans que ces différentes sensations se rapportent à une même idée. Cela n'étant pas vrai, il est juste de dire : « C'est par les organes des sens que nous sentons tout ce qui est sensible ». « Il serait, en effet, vraiment étrange, mon jeune ami, qu'une pluralité de sensations fussent assises en nous comme dans les chevaux de bois et qu'il n'y eût point une forme (*idea*) unique, âme ou ce que tu voudras, où toutes ensemble convergent, et par laquelle, usant d'elles comme d'instruments, nous percevons tous les sensibles » (*Théétète* : 184 d)<sup>13</sup>. Aussi le sens de la phrase change-t-il complètement : les sens n'existent pas extérieurement au corps mais en font partie intégrante. En outre, s'il est vrai qu'il n'est pas possible de sentir par la vue ce que l'on sent par l'ouïe, il n'en demeure pas moins que les différentes sensations appliquées à un même objet se rapportent à « une forme (*idea*) unique » qui n'est réductible ni à la vue ni à l'ouïe et que l'on peut appeler autrement *âme*. Prenant conscience de la remarque

<sup>12</sup> Platon fait ici allusion au cheval de Troie où se logent les héros grecs.

<sup>13</sup> « Tu veux parler de l'être, et du non-être, de la ressemblance et dissemblance, de l'identité et de la différence, de l'unité enfin et de tout autre nombre concevable à leur sujet. Évidemment ta question vise aussi le pair, l'impair et autres déterminations qui s'ensuivent ... » *Théétète* : 185 d.

de Socrate, Théétète rectifie sa réponse et dit que c'est « par » les sens que nous sentons. Les sens sont reliés les uns aux autres, et tous les sens sont reliés à leur tour à « une faculté, une et identique, qui les transcende, et qui exerce l'acte de percevoir » (Cournari L. et Dupond, P., 1998 : 9).

C'est l'âme qui assure la liaison entre les différentes sensations qui permet d'unifier le divers sensible, d'atteindre ce qui est commun à toutes choses ; de distinguer ce qui est de ce qui n'est pas, le semblable du dissemblable, l'identique du différent, le beau du laid, le bon du mauvais, etc.. Aussi la voie qui mène à la vérité n'est-elle pas la sensation. La science et la sensation ne sauraient jamais être la même chose. On atteint la vérité sur un objet par le travail de l'âme, la raison, c'est-à-dire par les raisonnements qu'elle fait sur les impressions sensibles obtenues par les organes des sens. De là, il convient de distinguer la sensation de la perception. La première s'effectue par les sens alors que la seconde « exige un principe d'une autre nature que le corps » (*Théétète* : 184 e). C'est ce principe qui opère la synthèse de toutes les sensations. La connaissance que l'on peut avoir du divers sensible n'émane pas des sens, et elle n'est pas l'œuvre de la sensation. Dit autrement : la perception implique un acte de jugement qui n'appartient pas au pouvoir des organes des sens<sup>14</sup>. C'est donc le travail de l'âme qui donne sens à la sensation.

C'est ainsi que Théétète finit par se rendre à l'évidence que La science n'est pas la sensation et l'homme n'est pas la mesure de toutes choses. « Quand nous examinions la manière dont ils prouvent que ce qui paraît à chacun est tel qu'il lui paraît, leur preuve me semblait parfaitement juste. Maintenant, j'ai passé tout à coup à l'opinion contraire. » (*Théétète* : 146). Savoir n'est pas sentir mais « juger ». Nous reviendrons sur ce point dans un prochain article.

\*\*\*

---

<sup>14</sup> « Autrement dit, je ne me contente pas de sentir le sensible mais je suis encore capable de juger ce que je sens, c'est-à-dire de percevoir ce qui est commun à des sensibles, ce qu'aucun sens propre ne peut révéler. Ce qui signifie que le sujet ne fait pas que sentir (percevoir le sensible comme sensible) mais qu'il juge ce qui est senti, perçoit ce qui est commun aux sensibles propres. La sensation dépasse l'impression subjective parce qu'elle contient essentiellement la perception, qu'elle pose ou nie l'existence des choses, affirme ou nie, dénombre ou distingue des qualités. Autant de déterminations par lesquelles la sensation relève d'un acte de comparaison réfléchie (*analogizomenè, analogismata*) qui n'appartient qu'au pouvoir de l'âme. », Cournari, L. et Dupond, P., 1998 : 10

Dire que la science est la sensation signifie que ce qui apparaît à chacun est la vérité. Par conséquent, la vérité est accessible immédiatement à chacun ; à tout un chacun sa vérité et chacun sera son propre maître et son propre juge. En nous basant sur la seule sensation, il n'y aura aucun critère pour dire que telle sensation est vraie et que toutes les autres sont fausses. La sensation est donc contingente, arbitraire et variable selon les circonstances et selon les individus. Donc, on n'a pas affaire à la même chose. Par conséquent, cette chose, qui est en mouvement perpétuel, ne peut pas être fixée, ne serait-ce que par les mots pour la dénommer ou la qualifier de quelque manière avec justesse. Comme les apparences sont dans une variation perpétuelle, il n'y aura pas moyen de saisir l'unité, d'atteindre la vérité et la science humaine et la philosophie seront alors condamnées respectivement à la contradiction et au scepticisme, en un mot à « un bavardage sans fin » (*Théétète* : 161 d-162 a).

Dans le même ordre d'idée, les rêves devraient être aussi réels, aussi vrais, que les sensations éprouvées à l'état d'éveil. Pour toutes ces raisons, la science et la sensation ne sont pas la même chose, puisque la sensation ne permet pas, à elle seule, d'accéder à l'essence des choses, à la vérité. Si cette discussion, telle qu'elle a été menée jusque-là, n'a pas débouché sur une définition précise de la science, mais elle a permis de définir exactement les termes de la définition et d'en déduire que la science n'est pas réductible à la seule sensation. Sachant que le problème n'est pas encore résolu, Socrate reprend la question au commencement : « Alors, qu'est-ce que peut être la science ? ». Précisons à la suite de Cournari et Dupond que ce n'est pas l'idée que la sensation comme base de tout savoir qui est réfutée, mais celle selon laquelle la sensation en est l'unique base. Dire que la sensation est l'unique base de tout savoir, cela entraîne la négation de tout absolu et nous conduit à sombrer dans le doute absolu. Les deux termes extrêmes de cette doctrine en sont le nihilisme et le scepticisme.

## Bibliographie

Platon. *Théétète*.

Cournari, Laurent et Dupond, Pascal (1998). Chap. I : « Platon. Théétète », *La sensibilité*, éditions Ellipses. (pp. 3-10).

Aristote. *Métaphysique*, A, 6, 987 a 32-33 ; M, 4, 1078 b 12-17, éd. Vrin, 1974, trad. J. Tricot.